

Le samedi 1^{er} août, je coupais l'avoine aux Donchères avec ma défunte mère qui me ramassait la javelle. Vers le coup de deux heures, les cloches se mirent à sonner. Je m'arrête dans mon travail et me tournant vers ma mère, je lui dis « *c'est la guerre !* » ; au même moment, mon beau-frère qui travaille lui aussi dans un champ à côté vint vers nous en nous disant « *c'est la guerre !* ». Alors, aussi bien lui que moi, nous songeâmes que nous étions encore soldats... et que dans quelques jours on allait tout laisser : famille, amis et travail pour aller où le devoir nous appelle.

Mon beau-frère Henri, était tout juste parti d'avec nous que la demoiselle de Mr Berger l'instituteur m'apporta des affiches pour la mobilisation pour Mazat et pour le Betoux. Oh ! ces affiches maudites ! Je les vois encore avec leurs deux drapeaux entrecroisés appelant tous les hommes en âge de porter les armes à rejoindre leur dépôt le jour indiqué par leur fascicule de mobilisation.

Mon fascicule à moi me disait qu'il fallait que je me rende à Guéret (Caserne des Augustines) au 91^o R.I.T. le 13^{ème} jour de la mobilisation. Plus que treize jours et j'allais partir, il fallait que je quitte tout ce que j'avais de plus cher, tout ce que je possédais pour faire comme les autres, aller défendre ma famille et mon bien. Mais combien, hélas ! n'ont pas eu ce courage, et sous un prétexte quelconque sont restés à l'arrière et dans les dépôts, admirant leurs camarades qui allaient se faire tuer pour défendre leur patrimoine. Que ceux-là courbent la tête devant le véritable poilu, et honte pour eux.

Donc, le 12 août 1914, ma femme m'ayant préparé tous mes effets que je devais emporter, je réunis le tout dans une valise ; l'horloge marquait quatre heures, juste le temps d'aller à Bonlieu prendre le courrier pour aller à la gare.